

XYZ. La revue de la nouvelle

Le cubicule

Sylvie Gendron



Number 125, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80240ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gendron, S. (2016). Le cubicule. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (125), 27–34.

Le cubicule

Sylvie Gendron

À Louise Bouchard

Je viens à toi la double la multiple

PAUL ÉLUARD

Lequel donc entendit sauf Toi bouger
ma peine

Dans mon cœur ?

MARIE NOËL

LE SILENCE qui m'a toujours séduit, le silence que j'ai connu et aimé, n'existe plus. Il ne peut plus exister, tout mêlé qu'il était au grand silence de Dieu, des livres, de l'amour et de la mort. Lorsqu'il m'arrive de sentir que je peux avoir confiance en eux, je partage cette douloureuse conviction avec mes étudiants. Sans doute ne le fais-je encore après toutes ces années qu'avec l'entêtant espoir d'être détrompé par l'un d'eux. J'aimerais tant que quelqu'un me rassure — *Mais voyons, monsieur, que dites-vous, le silence ne peut pas mourir !*

Dans les faits, et cela se produit chaque fois que je baisse la garde, me laissant un peu aller à la confiance, j'ai plutôt droit à tout autre chose. Dès lors que ma confiance a pris fin, les étudiants fixent sur moi un regard attendri, comme si j'étais moi-même menacé de disparaître — et non le silence dont je viens maladroitement de parler.

Je le reconnais, ce regard, c'est celui que l'on destine aux jeunes enfants, ceux que, dans notre monde, l'on ne verra pas grandir, de même qu'aux vieillards, ceux que, dans ce même monde, l'on n'aura pas vus vieillir. Il y a en lui, cela me console, un peu du cœur humain, et de vaines excuses pour l'inattention qui prévaudra le reste du temps — le temps de la vie et celui de la mort. Cette pitance suffit à me nourrir. Je suis comme Marie Noël. J'ai été moi aussi chassé du royaume par les saints. Mais au fond, que m'importe ! *Leur royaume...* 27

*Est-ce là ce qui me fait envie?/Ô mon Dieu,/Tu sais bien
qu'il suffit d'un peu d'ombre à ma vie,/Rien qu'un peu./
Que je n'ai pas besoin de gloire et presque même/Pas besoin/
De leur bonheur trop grand pour moi pourvu que j'aime/
Dans un coin.*

Avant ce matin, je n'avais jamais éprouvé le besoin de m'épancher davantage. Mes étudiants m'en sont sans doute reconnaissants, mais sans le savoir. La leçon suit son cours et, avec elle, ma vie simple. Je sens que j'ai raison d'aimer des êtres chez qui il y a encore un peu de ce cœur humain que leurs regards me révèlent. Aujourd'hui pourtant, j'ai failli malgré moi céder à la tentation de tout raconter, à l'instar du protagoniste de la nouvelle mi-policrière, mi-fantastique que nous étudions ces jours-ci, le criminel trop loquace du « Cœur révélateur » — mais moi, je n'ai commis aucun crime. Avant d'accabler mes étudiants de mes confidences, je décide de livrer ici, par écrit, mon secret, celui dont j'ai un peu honte. Cette histoire, elle aussi *extraordinaire* à sa façon, m'a toujours paru trop grande pour moi et, pour cette raison, ne pas m'appartenir. Je n'ai d'ailleurs jamais su qu'en faire ni m'en ouvrir à quelqu'un. Certes, si j'avais l'imagination d'un Edgar Poe, j'aurais su, après toutes ces années, en tirer quelque enseignement extravagant sur l'esprit humain. Mais je n'ai que les faits. Et encore, il n'est pas sûr que c'en soit. Et surtout, je ne suis pas écrivain. Il reste que je dois me libérer. Il le faut.

Je ne suis pas malheureux d'enseigner dans un séminaire converti en cégep, les formes anciennes — qu'elles soient architecturales ou littéraires — ayant toujours exercé sur moi une séduction profonde. Lorsque je m'achemine vers la cafétéria, je ne sais pas résister à la douce tentation de contempler longuement la cour intérieure, un carré parfait, tout fleuri de roses et planté d'arbustes divers, lequel me laisse imaginer le jardin d'un cloître médiéval. Il n'est pas sans charme pour un tempérament comme le mien, je veux dire un tempérament enclin à la nostalgie, de parvenir à résister aux chantres du seul présent par la force de la méditation

contemplative. Je me plais à déambuler de la sorte dans un temps architecturé. Moi qui me suis d'abord destiné à la vie monastique, je trouve de cette manière quelque très subtile compensation. Dans le même esprit, j'ai longtemps espéré accéder, suivant les méthodiques recommandations de sainte Thérèse d'Avila, à toutes les « demeures de l'âme », si puissamment décrites dans son *Château intérieur*. Hélas, je ne suis jamais resté qu'agenouillé devant la porte de l'oraison — et d'*orant*, je suis devenu, c'était il y a plus de trente ans, *doctorant* en lettres.

À l'époque, je disposais, comme tout aspirant au titre de docteur ès lettres, d'un cubicule particulier, un cubicule intramuros, que je ne partageais avec rien d'autre que des cahiers et des livres, beaucoup de livres, parfois trop de livres. J'y ai passé des journées, des mois, finalement quelques années plongé dans un silence abyssal à lire, à réfléchir, à prendre des notes de lecture, tout cela avec une minutie maniaque.

J'avoue ne plus me souvenir très exactement des débats intérieurs, des renoncements et des nouveaux enthousiasmes qui m'avaient conduit à choisir de diriger mes recherches littéraires sur le phénomène du deuil, plus précisément sur celui de la bien-aimée. Je l'ai confié tout à l'heure, ayant reconnu ma propre insuffisance spirituelle et admis l'avortement de ma vocation religieuse, je vivais le deuil de sainte Thérèse d'Avila, l'irremplaçable compagne de mon âme, ma tendre moitié, qui, marchant loin devant, m'avait abandonné... J'étais moi aussi *le veuf*, *l'inconsolé*, et pour cette raison je ne lisais pas Nerval sans fièvre. Les mortes amoureuses de la mythologie grecque, de Villiers de L'Isle-Adam, de Théophile Gautier, de Maupassant m'ensorcelaient..., et, avec elles, la figure de femmes réelles, aimées et perdues, sur lesquelles on avait écrit des pages émouvantes.

Je finis par circonscrire un petit corpus, me limitant, la première année, à l'étude de quatre auteurs, chacun ayant écrit plusieurs livres de déploration. La deuxième année, le nombre d'auteurs avait doublé. La troisième, quadruplé ! Mon directeur de thèse, version moderne du directeur de

conscience, ne vit rien là de trop périlleux. J'étais pourtant en train de m'ensevelir, et chacune des visites à son bureau me donnait l'occasion de recevoir une nouvelle pelletée de terre, car il dénichait pour moi d'obscurs tombeaux poétiques dont il serait avisé de parler dans ma thèse, suggérait-il, avec un sourire plein d'érudition.

Considérant mon penchant pour les Écritures et pour la prière, j'étais en terrain de connaissance. Les emprunts à peine voilés de bon nombre d'écrivains aux voix des mystiques chrétiens, y compris aux voix de femmes, me transportaient, confirmant ce que j'avais pressenti, à savoir que mes auteurs de prédilection ne s'étaient pas enfermés dans l'amour à deux. Rien de trop sèchement ou pauvrement narcissique au sein des œuvres qui me retenaient près d'elles dans la lumière du cubicule — unique demeure où toute ma vie intellectuelle, affective et spirituelle s'était concentrée et où il m'arrivait d'oublier que j'étais ici-bas pour aimer. L'amour que chacun de ces écrivains de chair et de sang, mes frères, avait éprouvé pour une femme réelle, j'aspirais un jour à le connaître. Je devais d'abord terminer cette thèse. Pour l'heure, je fantasmais. J'imaginai qu'une femme m'attendait, agenouillée devant la porte de mon cubicule, ou encore devant la porte de mon appartement, presque un caveau, au sous-sol d'un immeuble miséreux. Je n'y rentrais d'ailleurs que pour dormir — toujours aussi seul, en dépit de tous mes fantasmes.

Dans nombre des poèmes que j'étudiais, le cœur était un révélateur tantôt de l'amour humain, tantôt de l'amour divin. Éluard avait su l'exprimer merveilleusement — *Entre deux yeux qui se regardent la lumière déborde*. Obéissant à ma nature, je méditais les poèmes comme des prières, m'efforçant de les mémoriser, ce qui ne se fait plus guère aujourd'hui, même en classe, qu'en une sorte d'amusement anachronique. J'aspirais par le biais de ces *exercices spirituels* que je m'imposais à un amour intemporel et sacré. Après avoir en vain rêvé qu'une femme vienne me rejoindre dans
30 mon cubicule, je me suis mis à espérer que Dieu m'y fasse

la grâce d'une visite. Je n'étais d'ailleurs pas loin de croire qu'il y avait un peu de Lui dans le Silence et la Lumière où je baignais avec mes livres bien-aimés. Ce cubicule était devenu une espèce de cellule monacale — tout comme ma vie. Petit à petit, sans m'en rendre compte, j'avais renoncé à être aimé des saints, de Dieu, d'une femme. Seuls le silence et la lumière me rappelaient parfois que j'avais un cœur battant. Il m'arrivait parfois de pleurer en silence. Quand je le faisais, il se passait un phénomène olfactif inexplicable : une odeur de rose et d'humidité venait jusqu'à moi et... m'enveloppait. Très vite, je me reprochais alors mon romantisme, ma sensibilité synesthésique, mes lectures identificatoires, mon délire et mes trop ardentes lectures rilkéennes. Je me ressaisissais et reprenais mes recherches avec discipline.

Ces recherches me conduisaient fréquemment vers les rayons les plus obscurs de la bibliothèque, vers des livres oubliés et poussiéreux n'ayant pas été ouverts depuis des décennies. L'on a même dû, pour trouver avec moi certains ouvrages, me conduire dans des caves appelées *La réserve*. Les hallucinations olfactives dont j'étais secrètement le jouet trouvaient là comme nulle part ailleurs à se déployer. Ouvrant des livres très anciens, j'avais l'impression d'être un pilleur de tombes. Je remontais vers mon cubicule, imaginant de multiples Eurydice à ma suite. À ma façon, j'étais un Sauveur. Les livres se multipliaient à nouveau dans mon cubicule et, grâce à eux, le souvenir de femmes aimées inconnues que chantaient des poètes dont la postérité s'était parfois montrée indigne. Le silence s'offrait à moi dans des mises en abyme de plus en plus vertigineuses. J'étais tout le jour à la recherche d'un visage que j'aurais pu caresser, de lèvres que j'aurais pu embrasser, d'une poitrine que j'aurais pu dénuder, mais le soir ne me trouvait jamais autrement que devant une page jaunie sur laquelle des tropes désuets dansaient comme des squelettes. J'en oubliais de remettre ces livres sur les rayons, à telle enseigne que l'on commença à glisser sous la porte de mon cubicule de courtois avertissements.

Monsieur,

Nous vous prions de remettre sur les chariots prévus à cet effet les trop nombreux ouvrages que vous n'avez pas pris soin d'enregistrer au comptoir du prêt. Vous éviterez, ce faisant, d'en priver d'éventuels lecteurs.

La Direction

D'éventuels lecteurs? On entendait à rire! Ces livres n'étaient plus aimés depuis des siècles! Enfin... Je m'empressais tout de même de remettre un peu d'ordre dans mon cubicule. Les jours passant, des livres, trop de livres, s'amoncelaient à nouveau sur la longue table de travail et jusque sur le plancher, et l'on glissait aimablement le même patient avertissement sous ma porte.

Un matin toutefois, après avoir déverrouillé la porte, je vis par terre, au lieu de la note presque habituelle, une enveloppe ancienne, cachetée d'un sceau. Je me penchai pour la ramasser et l'ouvrir, mais l'odeur de rose et d'humidité, trop puissante cette fois, me souleva le cœur. J'hésitai, puis me décidai à briser le sceau, les mains étrangement tremblantes. Depuis que je l'ai reçue, cette lettre ne m'a jamais quitté. Je l'ai sous les yeux au moment où j'écris tout ceci. L'odeur de rose et d'humidité a disparu.

Cher Monsieur,

Je vous verrai trouver cette lettre. Vous la lirez près de moi sans entendre ma voix, sans respirer mon parfum, si ce n'est celui, un peu passé, de la rose, mêlé à l'odeur de l'humidité, quelque chose qui ne vous déplaira pas sans doute... Certes, je n'ai pas le talent de mon célèbre époux pour parler de sentiments. Et le fait qu'il sache en parler ne signifie pas qu'il en ait eu véritablement pour la femme que j'ai été, cette bien-aimée perdue, et désormais fameuse, voire ridicule.

L'amour qu'il a mis dans les poèmes qu'il n'a écrits sur moi qu'après ma mort, je ne l'ai jamais eu sous les yeux de mon vivant, pas plus que je ne l'ai senti couler dans mes
32 *veines. En vérité, mon mari a tout donné à son art et, comme*

vous, il aimait les Histoires extraordinaires d'Edgar Poe, surtout séduit par celles mettant en scène des femmes dont la vie vaut moins, mille fois moins, que le portrait qui en sera fait. Son projet n'a jamais été le présent d'amour qu'il décrit si admirablement, mais toujours une lointaine postérité, une promesse de reconnaissance, que vous contribuerez à nourrir par vos savants travaux.

Mes amies et moi, qui errons de cubicule en cubicule, comme de caveau en caveau, à la recherche, dans les livres, du temps perdu et de la vraie vie qu'on nous a prise, vous implorons de ne pas écouter Boileau, cher Monsieur, de ne pas remettre vingt fois sur le métier votre ouvrage, et d'abandonner sans tarder tous ces travaux qui n'ont hélas rien à voir avec ceux que votre propre cœur réclame.

Aimez, cher Monsieur, aimez enfin une femme, une vraie, de chair et de sang, une femme faillible, imparfaite, mortelle. Laissez là, sans regret, je vous en conjure, et mes chères amies avec moi, votre ouvrage.

Comme j'aurais aimé qu'un cœur comme le vôtre rencontre le mien de mon vivant et me révèle à moi-même. Il est trop tard pour moi, mais pas pour vous. Laissez ces livres pleins de mensonge et de nuit. Ce cubicule est un tombeau. Vous êtes en train de vous y enterrer tout vivant.

Votre cœur ardent m'a sortie, et mes amies avec moi, d'un long sommeil. Jamais nous ne nous sommes senties plus aimées et vivantes que dans le soin que vous avez mis à brosser de notre visage et de notre âme un portrait dont notre vie n'aura été qu'un pâle reflet. Votre tâche, louable et belle, est accomplie. C'est cela qui était attendu de vous, cet amour, cette consolation.

À présent, partez, cher Monsieur. Partez et cessez enfin d'aimer à vide.

Vos amies, vos bien-aimées...

À partir de ce jour-là, le silence qui m'avait toujours séduit, le silence que j'avais connu et aimé, n'existait plus. Il ne pouvait plus exister, tout mêlé qu'il avait été au grand 33

silence de Dieu, des livres, de l'amour et de la mort. Non seulement cette lettre m'avait révélé qu'un cubicule était aussi un... tombeau, oui, je l'ignorais, mais encore et surtout que ces études m'avaient détourné de ma voie, de ma vie. J'ai fait part de ma décision à mon directeur : j'abandonnais mes études doctorales. J'ai laissé là mon ouvrage, tous mes livres, mes cahiers, mes notes... Je n'ai emporté que la lettre de mes amies bien-aimées. À ces dernières, je dois tout, et d'abord le bonheur, ni mystique ni fantastique, que je trouve depuis quelques décennies auprès de mes étudiants.

Ma dernière concession à la folie littéraire aura été d'imiter le comte d'Athol de Villiers de L'Isle-Adam. Le jour où j'ai quitté définitivement l'université, j'ai verrouillé le caveau, et fait glisser la clef sous la porte !